

Françoise DAVIET-TAYLOR

**Du bien nommer.
Étapes de parcours et méthode de recherche**

I. Cadre des considérations

I. 1. Parcours de pensée. Du contexte

La relation de l'homme avec le monde est à repenser (c'est un impératif catégorique¹), selon des principes qui doivent gouverner les actions et les connaissances (données du savoir), les organiser et les gérer. Les philosophes se sont saisis de tout temps de cette tâche, et dans l'accélération des décennies plus récentes, leur participation dans ces champs d'interrogation est centrale. Le bien nommer fait partie de l'ensemble de ces multiples tâches (non seulement pour les philosophes, mais pour tout un chacun s'il veut penser et agir avec raison), et c'est depuis cette opération du bien nommer² que nous abordons dans ce chapitre de *Écocritiques : nouvelles territorialités* la question des dérèglements des rapports entre l'homme et la nature, plus généralement entre l'homme et le monde. Le nommer est l'une des premières opérations dans l'agir humain. Adam, dans le texte biblique, n'est-il pas invité à nommer chacun des animaux qui lui sont présentés ? C'est son tout premier faire, le « nommer ». L'erreur, qu'elle soit délibérée ou non, dans cette opération du bien nommer, dans le savoir nommer, le

¹ L'impératif catégorique est un concept de la philosophie morale d'Emmanuel Kant. Agir moralement revient, selon Kant, à se conformer à un « impératif catégorique », autrement dit en conformité avec l'exigence d'une morale universelle.

² La justesse, la correction du dit (dont fait partie sa prononciation) est une préoccupation première dans la vie de l'homme. Une grammaire sanscrite, celle du grammairien indien Pāṇini (v^e s. av. J.-C.), comporte ainsi « une description phonétique minutieuse fondée sur une analyse articulatoire dont l'Occident ne donne pas d'exemples avant le XIX^e siècle », le grammairien étant « soucieux de fixer la prononciation correcte des prières védiques – correction nécessaire à leur efficacité », O. Ducrot, J.-M. Schaeffer, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Éd. du Seuil, 1995, p. 91.

pouvoir nommer, est source de disfonctionnement, et peut être fatale dans les enjeux qui nous préoccupent. C'est ce qui advient – dans le poème de Goethe « Le Roi des aulnes » – au père à cheval entourant son garçon de son bras³ (il le perdra, le Roi des aulnes le lui ayant ravi, comme nous le verrons plus loin).

L'homme, depuis toujours, a disposé de connaissances, de savoirs, de techniques – et d'un langage, d'une langue. Mais aujourd'hui, il se trouve à un moment critique de son histoire. Il lui faut clarifier ce qu'il en est de la connaissance, de son propre agir dans le monde, de sa responsabilité dans le devenir de ce monde dont il fait partie. La conscience critique s'est invitée plus vivement que jamais dans le jeu des clarifications et des questions⁴.

I. 2. Ce qui demande à être nommé. Visée et architectonique

Le titre de ce chapitre veut poser d'emblée les termes du questionnement envisagé ici, en usant d'outils de la langue appropriés au sens à exprimer. À cette fin est mobilisée une construction relative, impersonnelle – ce qui demande à être nommé – qui permet en effet de considérer un tout – « ce qui » – sans qu'il soit besoin de descendre dans le particulier pluriel des choses (telle, ou telle, ou telle) ; quant au prédicat, « demande à être nommé », qui lui est attribué, il annonce un programme, il a valeur programmatique et qui oblige (le groupe verbal « demande à » l'exprime), l'« ordre du jour » valant au-delà de telle ou telle actualisation particulière. Pour l'homme d'aujourd'hui, le programme commence par la considération de l'importance de l'acte, de l'opération du « nommer », de bien nommer.

« Ce qui demande à être nommé » permet de formuler une injonction à la pensée – dans une suspension du temps particulier – à

³ « Er hat den Knaben wohl in dem Arm, / Er fasst ihn sicher, er hält ihn warm. » ; « Il l'entoure bien de son bras, / il le tient sûrement, au chaud tout contre lui. »

⁴ Les titres des six volumes de *La Méthode* d'Edgar Morin (Éd. du Seuil, 2014), pointent les questions essentielles du paysage contemporain de la réflexion et de la pensée. Énumérons-les : *La nature de la nature* ; *La vie de la vie* ; *La connaissance de la connaissance* ; *Les idées, leur habitat, leur vie, leurs mœurs, leur organisation* ; *L'humanité de l'humanité. L'identité humaine* ; *L'Éthique*.

savoir d'établir un programme transcendant les particuliers du monde, injonction dont la validité vaut pour chacun des temps et des espaces (de temps et d'espace⁵).

C'est depuis cette visée, établie dans l'espace d'une architectonique qui reste à développer⁶ – visée consistant à considérer les éléments reliés entre eux depuis une architecture, une figure de l'ensemble, et qui permet d'attribuer à chacun sa juste place, sa juste fonction dans l'ensemble – c'est depuis cette visée que nous abordons le questionnement du rapport homme – monde à l'ère de l'anthropocène. Elle permet d'en considérer les éléments – entités, objets, phénomènes, comme leurs rapports et leurs contours – dans le cadre de l'ensemble, dans l'architecture dans laquelle ils sont établis ; et donc de pouvoir analyser chacun d'entre eux selon le niveau, la place, l'articulation, l'échelle où tel élément particulier intervient. Si tous ces paramètres sont clarifiés, l'opération du nommer se trouve facilitée et dotée d'une plus garantie contre l'erreur, les confusions (aux sources multiples – oubli

⁵ Daviet-Taylor, F., « Du particulier du monde au particulier de l'homme : de la genèse prédicationnelle et des variations des catégories », F. Daviet-Taylor et D. Bottineau (dir.), *L'impersonnel. La personne, le verbe, la voix*, Rennes, PUR, coll. « Rivages », 2010, p. 53-63.

⁶ Cf. note 5. Les arborescences hiérarchiques, connues sous le nom de « l'arbre de Porphyre », est un exemple fameux d'architectonique ; il permet en effet de comprendre la hiérarchie générique entre « être », « être vivant », « animal » et « homme », c.-à-d. de comprendre comment on descend par paliers (que sont les différences) du genre suprême à des genres subordonnés (Daviet-Taylor, F., « De l'animalité et de l'humanité : perspectives philogéniques et philosophiques », Fr. Le Nan et I. Trivisani (dir.), *Bestiaires*, coll. « Nouvelles Recherches sur l'Imaginaire », Angers, PUA, 2014, p. 48-49). Le linguiste Gustave Guillaume nous en propose un autre exemple : celui de l'architectonique du temps (G. Guillaume, *Temps et Verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps suivi de l'architectonique du temps dans les langues classiques*, Paris, Honoré Champion, 1965). Et celui donné par l'analyse logique de la proposition en est encore un exemple, celui-ci dû au linguiste grammairien-philosophe Jean-Marie Zemb. Le linguiste-philosophe pose pour toute analyse d'un élément son indexation première à l'un des trois niveaux distingués pour l'analyse – celui des statuts logiques (1^{er} niveau, dans l'architecture), celui des fonctions grammaticales (2^e niveau) et celui du sens, des fonction informatives, au sommet, au 3^e niveau. (Voir l'un de ses premiers titres : J.-M. Zemb, *Métagrammaire. La proposition*, Paris, O.C.D.L., 1972.) Cette règle garantit contre les risques d'erreur (de confusion de statuts) ; comme pour Platon, l'un de ses modèles, la rectification de l'erreur est première, et traverse tous ses travaux. L'exemple des trois négations constitue un bel exemple de ces rectifications. Cf. *Non et non ou non ? Entretiens entre un philosophe, un grammairien et un logicien*, Limoges, Lambert-Lucas, 2007 ; ouvrage recensé par Daviet-Taylor, F., « À propos de Non et non ou non ? Entretiens entre un philosophe, un grammairien et un logicien de Jean-Marie Zemb », *Les Nouveaux Cahiers d'allemand*, n°3, oct. 2007, p. 339-341.

d'une interaction, d'un paramètre⁷, etc.).

Observer « avec justesse » les problèmes, en relever et en délimiter *tous* les éléments qui les composent, établir l'architecture dans laquelle ils s'insèrent et doivent être abordés pour y être rangés, classés, ordonnés, afin d'être alors (alors seulement) considérés chacun au bon niveau, en considérer l'histoire propre et l'évolution : ce sont des principes et des règles nécessaires pour avancer et progresser dans la « figuration » et la compréhension d'un problème⁸. La finalité dernière étant d'être capable d'apporter de justes réponses, adaptées aux configurations du problème, convenant aux difficultés posées.

I. 3. De la « convenance » entre éléments. « Verbe pour la structure : “ elle éclaire ” »

Dans les notes de ses *Carnets du Rocher*⁹, Peter Handke, à la recherche du vrai dans la réel, s'applique à trouver pour tout élément qu'il remarque, tout phénomène ou tout objet qu'il rencontre, et qu'il note, pour tout mot qui lui vient à l'esprit « ce qui [lui] convient », « ce qui convient à ». Dans cette collection de notes, où il y a rencontre, adéquation et convenance, l'une de ces convenances retient particulièrement notre attention, celle qui associe deux éléments emblématiques et représentatifs de notre questionnement et de notre démarche (recherche d'une architecture), à savoir celle-ci : « Verbe pour la structure : “elle éclaire” ». Au mot « structure » *convient* le verbe « éclaire¹⁰ ». Une structure « éclaire », cette proposition sonne juste, est

⁷ Cette opération rencontre parfois quelques difficultés, le choix du nom étant naturellement la résultante de plusieurs paramètres : soit le maintien d'un terme ancien – allégeance à la tradition –, soit le gain d'un terme « nouveau », avec d'éventuelles difficultés (clarté, insertion dans la terminologie existante, etc.), à évaluer, n'étant pas certain.

⁸ Cf. Daviet-Taylor, F., « La sandale d'Aristote », F. Daviet-Taylor (dir.), *L'Événement : formes et figures*, Angers, Presses Universitaires d'Angers, 2006, p. 7-11.

⁹ Handke, P., *À ma fenêtre le matin. Carnets du rocher 1982-1987*, trad. de l'allemand (Autriche) par O. Le Lay, Paris, Verdier, 2006. *Am Felsfenster morgens (und andere Ortszeiten 1982-1987)*, München, DTV, 2000.

¹⁰ « *Verb für die Struktur : "lichtet"* », P. Handke, *Am Felsfenster morgens (und andere Ortszeiten 1982-1987)*, *op. cit.*, p. 240. La forme est conjuguée, pleinement active, elle n'est pas à la forme infinitive (nominale du verbe). Pour l'analyse de cette convenance, cf. Daviet-Taylor, F., « Cohérence

juste. Elle aurait pu figurer dans un ouvrage de J.-M. Zemb sur la proposition allemande, par exemple ; la structure propositionnelle est celle d'une convenance d'une idée verbale, d'un verbe, à une assiette existentielle proprement délimitée, qu'est le thème. Le linguiste-philosophe aurait sans doute fait sienne cette déclaration de l'écrivain-poète, « mon réalisme est celui de la grammaire, de la grammaire fidèle au réel »¹¹. Pour l'un comme pour l'autre, la grammaire permet l'accès au réel, au vrai. (Et il est plus que jamais nécessaire pour l'homme d'aujourd'hui qu'il ne l'oublie pas.)

Si l'on veut parvenir à de justes analyses, l'itinéraire passe par ces étapes – et tout penseur-lecteur en entendra la pertinence et le sens, au-delà des termes linguistiques particuliers : la première est de savoir délimiter les contours de l'entité à analyser (la proposition¹², pour le linguiste) ; la seconde de savoir délimiter chacun des composants de cette entité (pour le linguiste, la triade thème, phème, rhème¹³), chaque composant ayant une fonction (dans l'ensemble de l'entité¹⁴) ainsi

et complexité : structures et *via expositionis* dans la nouvelle grammaire philosophique de Jean-Marie Zemb », M. Dalmas et Th. Gallèpe (dir.), *Déconstruction-Reconstruction : Autour de la pensée de Jean-Marie Zemb*, Limoges, Lambert-Lucas, 2011, p. 267-281.

¹¹ « Mein Realismus ist der der Grammatik – der wahrheitsgetreuen Grammatik », *Am Felsfenster morgens (und andere Ortszeiten 1982-1987)*, *op. cit.* p. 451. Nous rappelons la définition de la grammaire de A. Jacob : « [...] entre cette organisation inconsciente de l'activité du langage articulé – tout groupement humain – et l'élucidation scientifique de l'objet linguistique, une importante médiation semble s'être déployée, qui a elle-même son histoire : la grammaire. », in Jacob, A. avec la collaboration de P. Caussat et R. Nadeau, *Genèse de la pensée linguistique*, Paris, Armand Colin, 1973, p. 11. Dans les entretiens des *Kognitive Klärungen* de Zemb, (Zemb J.-M., *Kognitive Klärungen. Gespräche über den deutschen Satz*, Hamburg, Rolf Fechner, 1994), l'une des figures est Grammaire, le Grammairien étant également l'un des trois protagonistes de sa dernière œuvre, *Non et non ou non ? Entretiens entre un philosophe, un grammairien et un logicien*, *op. cit.*

¹² dont l'architecture (nous l'avons vu) a été dévoilée par les travaux de Zemb. Le lecteur intéressé consultera Daviet-Taylor, F., « Cohérence et complexité : structures et *via expositionis* dans la nouvelle grammaire philosophique de Jean-Marie Zemb », *op. cit.* ; ainsi que F. Daviet-Taylor, « Le legs de Jean-Marie Zemb », *Notes et discussions*, Société de Linguistique de Paris, fascicule 1, Paris-Louvain, Peeters, 2008, p. 431-434.

¹³ Pour le nom de ces trois parties, ce sont pour deux d'entre elles les noms platoniciens d'« onoma » et de « rhema », le troisième, le phème, étant emprunté au philosophe américain Ch. S. Peirce. La question de la « nomination » des éléments théoriques découverts, empruntés, ou reformulés par le chercheur n'est pas une question inessentielle.

¹⁴ La « fonction méréologique, laquelle découpe et désigne, nomme, thématise » est prise en charge par le thème ; la « fonction épistémologique, laquelle abstrait, conceptualise, organise et rhématise » est prise en charge par le rhème ; la « fonction prédicative, phatique ou phématique, laquelle propose,

qu'une articulation interne propre (dont il faut, à nouveau, délimiter les éléments qui le constituent) ; la troisième est de repérer le type de relation entre les éléments (y a-t-il coordination ou subordination ? entre lesquels d'entre eux ?). L'analyse doit repérer enfin l'invisible non marqué (toute fonction, relation n'est pas obligatoirement affichée par un marqueur morphologique). L'analyse et les questionnements disposent avec cet exemple de parcours méthodologique d'une assise stable, d'un terrain sûr, sur lequel elles peuvent se déployer.

* * *

Si nous transposons ces analyses et méthode de linguiste dans le cadre de notre réflexion sur l'agir de l'homme et sur son rôle à l'ère de l'anthropocène, qu'en est-il de la « convenance » des éléments entre eux dans cette triade constituée par l'homme, le monde et les rapports entre les deux ?

Nous apporterons à ces questions, dans la troisième partie, quelques éclairages, en interrogeant ce qu'il en est du nom même, *homo sapiens*¹⁵, retenu par Linné pour le *vivens* qu'est l'homme, et de ce que ce nom dit ; puis en considérant la place et le statut de ce *vivens* particulier (l'homme) dans la pluralité d'autres pairs, d'autres *vivens* ; et enfin en éclairant ce qui est attendu de l'homme à l'ère de l'anthropocène, par rapport à son environnement : des facultés réflexives, une conscience responsable ainsi qu'une conscience éthique

selon divers degrés d'actualité, la convenance de tel rhème par rapport à tel thème » est prise en charge par le phème ». Cf. Zemb, J.-M., *Vergleichende Grammatik Französisch-Deutsch*, t. 1., Mannheim, Vienne, Zürich : Bibliographisches Institut, Dudenverlag, 1978, p.78, p. 394, p. 398, p. 404, p. 621.

¹⁵ Le « nom », le binôme « homo sapiens » retenu par Linné pose en lui-même certaines questions. C'est en effet le seul binôme spécifique que le naturaliste ait laissé incomplet et qui fait ainsi exception à la règle imposée par lui dans le monde scientifique international, à savoir que tout nom scientifique est un composé du nom de genre (le « nom générique ») suivi du nom d'espèce (le « nom spécifique » ou « épithète spécifique »). En lieu et place d'une différence spécifique n'est proposée qu'une forme reprenant le vieil impératif de Socrate, γνῶθι σεαυτόν « connais-toi toi-même », cf. Daviet-Taylor, F. « De l'animalité et de l'humanité : perspectives philogéniques et philosophiques », *art. cit.*, 2014, p. 44-45 en particulier.

intégrant les dimensions du temps long et de l'espace planétaire.

Mais considérons auparavant deux exemples, deux situations « exemplaires » délivrées par deux poèmes, deux « conversations » pour illustrer ce dialogue de l'homme avec des éléments du monde. Il s'agit de « Conversation » de Jean Tardieu¹⁶, et du « Roi des aulnes » de J. W. von Goethe¹⁷. Cette question du bien nommer, du bien délimiter (découper) des unités du réel, dans le monde dans lequel il vit, Tardieu en propose la réalisation, chacune des deux voix de cette conversation ayant délimité ce qu'il en est de son monde propre (préoccupations, éléments du monde physique, etc.). Tandis que dans cette autre rencontre, proposée par Goethe dans son poème-ballade, la rencontre homme-monde a lieu sur un autre mode : au poème-théâtre de « Conversation », où l'échange a lieu sur le ton de la bonhomie, feinte bien sûr – sous le cocasse et l'humour, en sourdine, sourdent des notes plus sombres et plus acides – s'oppose le poème-balade du « Roi des Aulnes », plus sombre, tragique où l'homme est resté sourd, fermé à l'apparition du « nouveau », manquant à l'exigence de responsabilité, restant dans l'incapacité de « voir » et d'« entendre » les éléments non correctement « identifiés » (par la vue, par l'ouïe).

II. Deux exemples de l'opération du nommer

II. 1. Du bon usage du pronom démonstratif neutre « ça » dans « Conversation » de Jean Tardieu,

Dans « Conversation », le poète sait nommer des éléments du monde, en a une parfaite connaissance et une parfaite maîtrise, linguistique et rationnelle. Ce sont des éléments « connus », « répertoriés » dans son savoir.

Le premier vers – « Comment ça va sur la terre ? » – éclaire magnifiquement la question du « ça » qui nous importe (à quoi renvoie-

¹⁶ J. Tardieu, *Le fleuve caché*. Poésies, 1938-1961. Paris, Poésie/Gallimard, 2002, p. 122-123.

¹⁷ J. W. von Goethe, « Erlkönig » / « Le Roi des aulnes », J.-P. Lefebvre (dir.), *Anthologie bilingue de la poésie allemande*, Paris, nrf Gallimard, 1995, p. 400-402.

t-il ? comment a-t-il été délimité ?) et illustre autant le cheminement de la pensée confrontée au « monde » que le parcours de la langue l'exprimant. La langue passe de la structure impersonnelle (« ça va ») caractéristique de la globalité (du monde, de son entier) à la structure personnelle des particuliers pluriels :

Comment ça va sur la terre ? / – Ça va ça va, ça va bien. /
Les petits chiens sont-ils prospères ? / – Mon dieu oui merci bien. /

avançant sa « descente » de la structure « impersonnelle » à la structure personnelle pour remonter et revenir à la première (« ça flotte », « ça mijote », etc.) :

Et les nuages ? / – Ça flotte. / Et les volcans ? / – Ça mijote. /
Et les fleuves ? / – Ça s'écoule. / Et le temps ? / – Ça se déroule. /
Et votre âme ? / – Elle est malade / le printemps était trop vert /
elle a mangé trop de salade.

Le poème s'ouvre sur le règne de la pure processualité d'un phénomène abstrait (« Comment ça va sur la terre ?) pour descendre à une pluralité (celle des petits chiens, des nuages, des volcans), qui est accompagnée par la détermination (« les petits chiens », c.-à-d. tous les petits chiens, l'ensemble des petits chiens, « les nuages », c.-à-d. tous les nuages, l'ensemble des nuages), et remonter au « ça » (« ça flotte »), c'est-à-dire à une singularité neutre (« ça ») qui permet d'englober la pluralité et de la transcender. Et le poème s'achève sur une focalisation interrogative, particularisante (« et votre âme ? ») qui ouvre sur une réponse, qui portera sur un particulier (« elle » a mangé trop de salade) et sur son présent particulier (« est malade »). La réponse est entièrement assise dans la particularité (« elle » « est malade »), et, posant avec ce présent particulier une nature résultative, ouvre par là une place à la catégorie de la causalité : « elle est malade », « comment cela se fait-il ? » « Pourquoi ? » « parce qu'elle a mangé trop de salade. »

Nous étions jusque-là dans un présent im-particulier (aucune indication supplémentaire ne venant apporter de la détermination (et détermination) ni à l'espace, ni au temps : c'est le règne d'un entier, le phénomène « aller », « va » valant dans l'entier du temps comme dans l'entier de l'espace délimité par « sur la terre ». Comment cela se fait-il ? Le poète répond : quand c'est du tout qu'il est question – du tout qui mêle choses et gens – la particularité « temporelle » n'est pas nécessaire.

« Conversation » est une petite histoire qui dit *tout*, qui nomme directement et simplement « ce qui est en cause » dans cette relation monde – homme en recourant au jeu de langage entre personne d'univers (le « ça » impersonnel) et personne humaine¹⁸. La dernière réponse (« elle a mangé [...] trop de salade ») s'inscrit bien, en dépit du jeu avec le réel (comme Robert Desnos et sa fourmi de dix-huit mètres mètres), dans la logique traditionnelle de la chaîne causale, poussée ici à l'extrême.

Pour avancer dans l'approche des « mésusages » du monde par l'homme comme dans la résolutions des problèmes posés par la multiplication et l'amplification de ces « mésusages », il importe d'en cerner correctement les contours, de les identifier, en un mot d'en « voir » les manifestations. Et de les faire voir : « je tiens beaucoup au voir », comme disait Goethe¹⁹.

Dans le monde concret du sensible et de ses données enregistrées

¹⁸ Tardieu a très consciemment dirigé son écriture sur des questions linguistiques, qui le passionnaient. Cf. Daviet-Taylor, F., « Du particulier du monde au particulier de l'homme : de la genèse prédicationnelle et des variations des catégories », in *L'impersonnel. La personne, le verbe, la voix*, F. Daviet-Taylor et D. Bottineau (dir.), *op. cit.*. Pour la particularité transcendée qui permet à un entier (ça, ici) d'installer une singularité en englobant une pluralité qu'il transcende, cf. aussi Daviet-Taylor, F. « La particule *ge-* : un marqueur de pluralité transcendée », J. François (dir.), *La Pluralité, Mémoire de la Société de Linguistique de Paris*, nouvelle série, tome XII, Paris-Louvain, Peeters, 2002, p. 45-53.

¹⁹ « disait aussi Goethe (R. Huyghe, *Dialogue avec le visible*, 1955, p. 62). (Goethe avait également une activité de scientifique.) Rappelons le rôle essentiel que jouent les verbes « voir » et « entendre » dès l'un des premiers livres de l'humanité, *La Bible*. Il leur est réservé des traitements linguistiques particuliers, en gotique par exemple. Cf. F. Daviet-Taylor, « Annoncer, écouter, comprendre : messages et messagers bibliques dans la traduction gotique de Wulfila », G. Jacquin (dir.), *Récits d'ambassade et figures du messager*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « interférences », 2006, p. 85-103.

actuelles (data, statistiques, etc.) dans lequel nous vivons, comment réussir aujourd'hui à voir, à penser, à différentes échelles de temps et d'espace, les dérèglements dont les manifestations ne sont pas obligatoirement, « directement », perceptibles, visibles ? Ou prévisibles ? Et comment réussir à prévoir, à envisager des phénomènes, des difficultés, des dérèglements à plusieurs échelles de temps, court, moyen, long ? Et à plusieurs échelles d'espace ? « Comment ça va sur la terre ? » – pour toutes les choses sur la terre, le volcan, jusqu'à l'âme – est la question que nous reprenons à notre compte, en sachant qu'il nous faut éviter toute erreur d'observation et de réflexion, les conséquences étant dramatiques (prévisibles comme imprévisibles).

La première erreur consiste pour l'homme à se penser invincible, à se croire infaillible dans son jugement et dans ses actes, erreur que commet la figure du père du poème « Le Roi des Aulnes », chevauchant tard dans la nuit, ne voyant pas, n'entendant pas ce que son fils lui signale comme de funestes formes.

II. 2. Du mésusage du pronom impersonnel allemand « es » dans « Le Roi des Aulnes » de Goethe

Si les éléments en présence dans « Conversation » renvoient en toute clarté et sans détournement, sans « dérapage », aux réalités nommées, le discours et le poème étant inscrits dans le réel du monde connu, tel n'est pas le cas dans le « Roi des Aulnes²⁰ ». Il s'agit d'une

²⁰ Pour la donnée bibliographique, cf. note 17. « Pourquoi, mon fils, cacher si peureusement ton visage ? / – Père, ne vois-tu pas le roi des aulnes ? / Le Roi des Aulnes, avec sa traîne et sa couronne ? / – Mon fils, c'est un banc de brouillard. Et pour le non-voir : « – Mon père, mon père, quoi ? tu n'entends donc pas / Ce que le Roi des aulnes me promet à voix basse ? / Du calme, du calme, sois tranquille, mon enfant ! / C'est le vent qui murmure dans les feuillages secs. » / ... Mon père, mon père, ne vois-tu donc là-bas / Les filles du Roi des aulnes dans cet endroit lugubre ? / – Mon fils, mon fils, je vois distinctement : / Ce sont les vieux saules qui nous semblent si gris / [...] / Mon père, mon père, maintenant il m'attrape ! / Le Roi des Aulnes m'a fait du mal. / L'effroi saisit le père, il galope, très vite, / Il tient dans ses deux bras l'enfant tout gémissant, / Il arrive à grand-peine au port ; / Dans ses bras l'enfant était mort. » Nous pourrions citer, pour autre exemple d'erreur fatale, le remarquable film du cinéaste polonais Krzysztof Kieślowski, *Décalogue I*, « Un seul Dieu tu adoreras », pour illustrer une même croyance absolue et fatale dans la logique des lois physiques. Le lait ayant gelé

balade, et les jeux de langage servent les artifices de pensée et du dire dans les réponses du père aux questions de son fils, comme dans les stratagèmes de charme et de tromperie du Roi des Aulnes. Il s'agit de déguiser les faits, soit pour séduire, soit pour ne pas devoir faire face.

Considérons en particulier le rôle des déterminants (en italiques dans les citations). Leur fonction déictique sert dans la description de l'enfant à renvoyer aux éléments du réel bien « découpés ». Dans les réponses du père, c'est l'emploi du « ça » (allemand, « es ») qui installe l'indétermination (c'est un banc de brouillard, es ist ein Nebelstreif) au service de l'opération de voilement du réel :

Pourquoi, mon fils, cacher si peureusement *ton* visage ?
– Père, ne vois-tu pas *le* Roi des Aulnes ?
Le Roi des Aulnes, avec *sa* traîne et *sa* couronne ?
– Mon fils, c'est *un banc de brouillard*.

Mein Sohn, was birgst du so bang *dein* Gesicht?
Siehst, Vater, du *den* Erbkönig nicht ?
Den Erlenkönig mit Kron und Schweif ?
Mein Sohn, es ist *ein* Nebelstreif.

Plus loin, le père prétend ne pas entendre (strophe 4), et ne pas voir (strophe 6) :

– Mon père, mon père, quoi ? tu n'entends donc pas
Ce que le Roi des aulnes me promet à voix basse ?
– Du calme, du calme, sois tranquille, mon enfant !
C'est le vent qui murmure dans les feuillages secs.

Mein Vater, mein Vater, und hörst du nicht,
Was Erlenkönig mir leise verspricht?
Sei ruhig, bleibe still, mein Kind;
In dürren Blättern säuselt der Wind.

dans le réfrigérateur, le père laissera son fils, le petit Pawel, aller patiner sur une glace jugée sûre. Mais un feu de bois, imprévu, sur la rive, fera dégeler la glace qui se fend, et la fin tragique aura lieu.

– Mon père, mon père, ne vois-tu donc *là-bas*
Les filles du roi des aulnes dans cet endroit lugubre ?
– Mon fils, je vois *distinctement* :
Ce sont les vieux saules qui nous semblent si gris. »

Mein Vater, mein Vater, und siehst du nicht *dort*
Erlkönigs Töchter am düstern Ort ?
Mein Sohn, mein Sohn, ich seh' *es* genau ;
Es scheinen die alten Weiden so grau.

À l'appel de l'enfant enjoignant son père « à voir ce qu' » il lui montre en y référant avec toute la panoplie de la langue (détermination déictique par les articles définis, pronoms démonstratifs (en italiques), le père répond « je vois distinctement », « ich seh' es genau ». Le « es » est d'une densité représentationnelle sémantiquement proche du vide²¹ ; c'est un vide virtuel qui n'accueille aucun particulier proprement particularisé, nommé²² ; qui n'accueille pas encore, mais la valeur cataphorique du pronom va l'annoncer.

Le « es » sert à reprendre ici (ich seh' es genau, avec sa valeur anaphorique) ce dont parle l'enfant et annonce là (en même temps, de par sa valeur cataphorique) un contenu nouveau : « *Es* scheinen die alten Weiden so grau / Ce sont les vieux saules qui nous semblent si gris. » Ces deux valeurs d'un même pronom servent, de par ce jeu de bascule (reprise, annonce), la même fonction, celle d'englober l'entier situationnel (spatio-temporel) auquel il renvoie, lequel est « défini », déterminé *parce qu'il est entier* au sens propre de « délimité »²³. Est

²¹ Cf. Daviet-Taylor, F., « Du particulier du monde au particulier de l'homme : de la genèse prédicationnelle et des variations des catégories », *art. cit.*

²² La langue a cependant besoin du « es », qui remplit une fonction objet.

²³ Il s'agit de cet entier « situationnel » pour lequel la question de la détermination ne se pose pas, pas encore : à ce stade initial il n'est pas soumis à la détermination, il est donc in-, voire a-déterminé, – il n'en a pas besoin (la même analyse vaut pour le poème de Tardieu, ci-dessus). La *nécessité* de la détermination, de la procédure déterminante ne s'ouvre qu'après, qu'une fois qu'il y a eu *sortie* du tout, de l'entier « primordial », une fois donc qu'il y a *séparation* et naissance de particuliers, naissance accompagnée immédiatement par celle du nombre, de la pluralité. L'entier se dé-fait, se sépare, se dis-socie, et le nombre peut surgir. Cf. F. Daviet-Taylor, « Du tracé de la ligne dans la *Genèse* », , C. Dumas, M. Gangl (dir.), *Théâtre du monde*, Angers, Université d'Angers, 2006, p. 67-

ainsi « engloblé » et renvoie à l'entier déterminé²⁴ dont il est question dans la question de l'enfant, comme il entoure (presque iconiquement) d'un cercle le phénomène perçu par le père, ainsi délimité : « Ce sont les vieux saules qui nous semblent si gris », de ce qui (un entier) « semble » être des saules gris.

Dans la réponse du père, la reprise de « es » (avec glissement d'une valeur à une autre) est à la source du jeu avec le réel, avec le vrai, et donc à la source d'erreurs (voulues ou non).

En huit strophes, tout est dit de l'inévitable tragédie due à l'obstination hautaine d'un père bardé de certitudes qui n'entend ni ne voit les manifestations qui troublent et alarment son enfant qui ne cesse de les lui signaler distinctement. Au père (qui tient dans sa chevauchée tout contre lui, dans ses bras, son bien suprême, son fils, il le lui sera ravi par le Roi des aulnes qu'il n'a pas su ni entendre ni voir ; assurant à son fils (sans le rassurer pour autant) que les paroles ensorceleuses ne sont que les murmures du vent : « C'est le vent qui murmure dans les feuillages secs. » et que l'apparition dont il croit son fils victime n'est qu'« un banc de brouillard ». Aux alertes d'une sensibilité exacerbée de l'enfant lucide qui voit et entend, il oppose la cuirasse du savoir raisonné (forêt, vent, feuille, banc de brouillard), une rationalité qu'il croit infaillible.

Est convoquée ici la notion de croyance en l'infaillibilité (de surdité à des mises en garde) et la notion de la nécessaire collaboration

85. Cf. aussi, pour « la représentation nombrante », Robert Lafont, *Le travail et la langue*, Paris, Flammarion, 1992, p. 203-206.

²⁴ Pour l'entier déterminé, Aristote en donne l'exemple de la sandale : « si nous pouvons dire qu'une chose est *une* quand elle est quantité et Pour l'entier déterminé, Aristote en donne l'exemple de la sandale : « si nous pouvons dire qu'une chose est *une* quand elle est quantité et continuité, en un autre sens nous ne le pouvons pas : il faut encore qu'elle soit un tout, autrement dit qu'elle soit une par sa forme. Par exemple, nous ne saurions parler d'unité, en voyant, rangées en désordre, l'une près de l'autre, les parties de la [sandale] ; et c'est seulement s'il y a, non pas simple continuité, mais un arrangement tel que ce soit une [sandale], ayant déjà une forme une et déterminée. Pour la même raison, la ligne circulaire est la ligne la plus une de toutes, car [outre sa continuité], elle forme un *tout* et elle est achevée », Aristote, *La Métaphysique*, Livre D, 6, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, p. 266.

des acteurs en présence de danger (fatalité du rester sourd) et notion d'ouverture de l'esprit, de lucidité, de responsabilité.

Le père se dérobe-t-il (astuce consciente ?) derrière le « es » impartial qui permet d'englober un tout sans avoir à entrer dans le particulier sous/derrière l'enveloppe ? Le faillir des perceptions (sensibles) et du conceptualiser (pas de nommer « propre ») sont fatals.

Nous avons entendu la leçon. La langue et son maniement (correction grammaticale, syntaxique, et morale, éthique) est au centre du jeu. Quand il est question de la nature et de l'impact de l'agir et du faire de l'homme sur celle-ci, ces questions sont fondamentales.

Comment poser correctement les questions ? Et pour cela bien identifier, bien voir de quoi il s'agit ? Du juste découpage au juste niveau, le juste « voir », et une juste dénomination dépend la justesse de la méthode et de l'analyse. Les mots « juste », « justesse » donnent une bonne norme, une bonne règle. La vision (bien voir) et le dire (bien dit) requièrent compétences (connaissances scientifiques, raison) mais aussi humaines (intuition) et vertus aussi morales et éthiques (la concentration, la réflexion, la persévérance, justice, respect).

Nous retenons qu'il faut éviter l'erreur consistant à s'enfermer dans des certitudes acquises, inférées d'expériences vécues, et à ne pas rester ouvert, réceptif à des questionnements, des appels de « nouveautés » inconnues, qui dérangent les habitudes, et impliquent que nos facultés d'observation, de réflexion, d'analyse restent mobilisées. L'erreur est humaine, l'homme doit être et rester prudent (la qualité du *phronimos* grec), se dégager de cette suprématie qu'il s'est arrogée dans son rapport au monde.

III. De l'homme, *homo sapiens*, du monde et de leurs relations. Quelques considérations

Nous n'entendons pas recenser l'immense production philosophique sur cette question, renvoyons à quelques titres²⁵ ainsi qu'à la bibliographie en fin d'ouvrage. Nous reprenons notre fil qui est le nommer, le bien nommer dans une stratégie de maîtrise (raison, compréhension, responsabilité), et reprenons le binôme qui nous nomme, *homo sapiens*. À quoi renvoie son nom ? quel(s) rôle(s) doit-il envisager d'assumer ?

III. 1. *Homo sapiens*, un vivens parmi d'autres

Kojève rappelle que « l'histoire de l'homme n'est pas équivalente à l'histoire du monde, et que la fin de l'homme ne signifie pas celle du monde²⁶. » La fin de l'homme ne vient pas clore un chapitre de l'histoire du monde, mais serait le commencement d'une autre histoire :

« la disparition de l'Homme à la fin de l'histoire n'est donc pas une catastrophe cosmique : le Monde naturel reste ce qu'il est de toute éternité. Et ce n'est donc pas non plus une catastrophe biologique : l'Homme reste en vie en tant qu'animal qui est en *accord* avec la nature ou l'Être donné. Ce qui disparaît, c'est l'homme proprement dit, c'est-à-dire l'action négatrice du donné et l'Erreur, ou en général le Sujet opposé à l'Objet. L'anéantissement définitif de l'homme proprement dit²⁷. »

Cette citation met en perspective historique les éléments au cœur de la question qui nous préoccupe (les rapports de l'homme et du monde à l'âge de l'anthropocène), ébranle la représentation jusqu'ici

²⁵ La remise en cause de ce statut est indispensable, les philosophes le clament depuis plusieurs décennies, appelant à la responsabilité de l'homme (H. Jonas : *Le Principe responsabilité : une éthique pour la civilisation technologique*, trad. de J. Greisch, Paris, Champs, Essais Flammarion, 2013 ; M. Serres, *Le contrat naturel*, Paris, Champs, Essais Flammarion, 1992 ; *L'incandescent*, Livre de poche, 2005 ; *Hominescence*, Éditions Le Pommier, 2001, Poche, 2014 ; G. Agamben, *L'ouvert. De l'homme et de l'animal*, trd. par J. Gayraud, Paris, Éditions Paillot et Rivages, Rivages poche, Petite bibliothèque, 2006 ; J.-Ch. Bailly, *Le parti pris des animaux*, Paris, Bourgois, 2013.

²⁶ Kojève, A., *Introduction à la lecture de Hegel*, Paris, Tel-Gallimard, 2011, p. 434-435. Cours de 1938-1939 dispensés à l'École des Hautes Études de Paris. Nous renvoyons à « De l'animalité et de l'humanité : perspectives philogéniques et philosophiques », F. Daviet-Taylor, *art. cit.*, (<http://books.openedition.org/pur/21716>) ; ainsi qu'à *L'ouvert. De l'homme et de l'animal* de G. Agamben, trd. par Joël Gayraud, Paris, Rivages poche, Petite bibliothèque, 2002, p. 26.

²⁷ Kojève, A., *Introduction à la lecture de Hegel*, *op. cit.*, p. 434-435.

communément acceptée d'une suprématie reconnue à l'homme, et introduit un coin dans ce que nous pensions être une histoire commune. L'homme ne se trouve plus au centre du monde, n'est plus considéré comme l'espèce la plus aboutie d'une évolution, mais comme une espèce finie dans une évolution qui le dépasserait et dans laquelle l'animal serait l'état qui lui survivrait.

Dans cette même perspective, nous avons rappelé dans une autre étude²⁸ quelques jalons dans l'histoire des classifications et des dénominations grâce auxquelles l'homme a rendu compte de l'organisation des *vivens*, et de la place qu'il s'y octroyait ; il s'attribuait parmi les *animalia* une position tout particulière, celle de l'*homo sapiens*, se distinguant ainsi des autres *animalia*, les *bruta*.

Dans ce contexte contemporain, au début du XXI^e siècle, ce ne sont dès lors plus des « différences » entre les espèces d'*animalia*, *bruta* d'un côté (avec voix, sans voix, sans conscience), *homo sapiens* de l'autre (avec conscience et avec voix²⁹) qui sont questionnées, mais l'entier du *vivens* en quelque sorte, le continuum du *vivens*, avec la conscience nouvelle que le *vivens* est commun à tous (la pierre est considérée comme telle, un *vivens*, par les artistes), qu'il est partagé, et qu'il s'agit de rendre compte des différences qui les distingueraient³⁰ par l'observation, la recherche. Pour la distinction entre l'homme et les animaux, il apparaît de plus en plus clairement (pour les scientifiques, et pour les philosophes) qu'elle ne repose que sur des différences de nature qualitative.

C'est donc la question générale, générique, du *vivens* qui est posée de nos jours, des *vivens* et de leur monde propre (chaque espèce vivante ayant son univers propre, comme l'a établi Jakob Johann von Uexküll à qui l'on doit le concept d'« environnement³¹ ») ; et avec elle se pose la

²⁸ « De l'animalité et de l'humanité : perspectives philogéniques et philosophiques », *art. cit.*

²⁹ Pour ces distinctions, *ibid.*

³⁰ point de vue de J. de Romilly, par exemple.

³¹ « Umwelt », le « monde autour », est pour l'auteur le concept selon lequel chaque espèce vivante a son univers propre, à quoi elle donne sens, et qui lui impose ses déterminations. Son ouvrage

question du nommer³² des phénomènes, des entités (vivantes, non vivantes³³), des faits, des données qui seront observés et relevés. La question de nouvelles classifications, de nouvelles distinctions fondées sur de nouvelles différences observées entre les divers éléments, le végétal, et le minéral, est le nouveau défi. Et la question des « noms » et de la terminologie fait partie de l'aventure, en constitue le cœur : il s'agira de « nommer » des différences (qui auront été observées, attestées, et se seront avérées justes).

Si nous revenons au cas particulier de *vivens* qu'est l'homme, nous retrouvons à l'intérieur même de celui-ci la distinction externe (abolie) séparant les *bruta* de l'*homo sapiens*, à savoir la distinction entre son humanité et son animalité. C'est une nature duelle qui est le propre de l'homme, animale et humaine ; l'humanité chez l'homme n'est en effet pas un « donné » au sens kantien du terme, mais elle constitue un projet, un enjeu, une aventure.

III. 2. *Homo sapiens* à l'ère de l'anthropocène. Rester ouvert au nouveau (*novus*)

Quelles sont les facultés que l'homme doit développer pour pouvoir apporter des réponses adéquates, convenables aux nouvelles demandes que l'état du monde de l'anthropocène³⁴ – état dont il est le facteur responsable, comme le nom le dit – lui adresse ? Quelles ressources propres, quels « arts » doit-il mobiliser pour voir et

Streifzüge durch die Umwelten von Tieren und Menschen, est paru à Hambourg en 1934, et traduit en français, en 1956 (*Mondes animaux et mondes humains*, trad. P. Müller). Uexküll, biologiste et philosophe allemand, est l'un des pères de l'éthologie avant Konrad Lorenz, et l'un des pionniers de la biosémiotique.

³² La chute d'un pan de glacier au Groenland est nommée « vélage », par exemple.

³³ La question de la qualité de vivant, et de son attribution (comme catégorie) sur une matière est soulevée : pour la pierre, la lave par exemple. Demande à être incluse une dimension du temps adaptée aux éléments étudiés, observés (une échelle de temps propre à considérer la formation (pierre, lave, etc.), l'évolution, la métamorphose ; ainsi qu'une dimension de l'espace pareillement adaptée (à leur déplacement, par ex.).

³⁴ Ce terme, celui de Paul Josef Crutzen, renvoie à une nouvelle époque géologique, celle qui aurait débuté selon lui à la fin du XVIII^e siècle, avec la révolution industrielle, et dont l'anthropos, l'homme serait l'acteur déterminant.

comprendre les réalités nouvelles, leurs données présentes, leurs développements à plus ou moins long terme ?

Face au nouvel horizon de cette ère qui s'est ouverte, le savoir socratien (au sens opératif du terme, on sait que l'on ne sait pas), est plus que jamais de mise, impliquant la nécessité d'être ouvert à l'inconnu, que représente la nouveauté, le « neuf », avec ses surprises. C'est ce que dit l'adjectif « nouveau » (*novus*) qui s'entend au sens de « premier », de « non encore », et aussi d'« inattendu », d'« inaccoutumé », de « ce dont on n'a pas l'habitude ». Ce sont ainsi les possibles du neuf, du nouveau, – qui peut prendre telle ou telle forme quand il s'actualise – que l'homme devra affronter. Il lui faudra user de sa raison, de son savoir et aussi de son intuition et de son imagination. L'écrivain autrichien Robert Musil (1880-1942) n'a cessé de rappeler dans son œuvre (dont *L'homme sans qualités* est le point d'orgue³⁵) qu'il est impératif, au temps des statistiques et de l'ivresse technologique, que l'homme n'oublie pas d'explorer cet autre pan de son humanité qu'est le monde des sentiments, dont le savoir n'a pas augmenté, car resté en jachère depuis plusieurs siècles.

L'homme devra s'adapter afin de garder l'accès aux réalités d'un monde plus complexe, pour les comprendre et y répondre le plus adéquatement possible, en mobilisant toutes ses ressources.

III. 3. Conscience réflexive et responsable

Dans l'horizon de l'anthropocène, l'homme doit répondre de ses actions et de ses entreprises, quand celles-ci sont préjudiciables pour l'environnement (qu'il soit proche ou planétaire), dans le temps présent

³⁵ R. Musil, *L'homme sans qualités*, Nouvelle édition préparée par J.-P. Cometti, d'après l'édition d'A. Frisé, t.1, 1^{re} Part. et 2^e Part., trad. par Ph. Jaccottet, Paris, Seuil, 2004. Citons l'hommage de J. Bouveresse : « Je ne relis personnellement jamais *L'homme sans qualités* sans avoir le sentiment que nous devons recommencer encore aujourd'hui [...] exactement là où l'auteur nous a laissés et que notre époque, qui le célèbre [...] n'a d'une certaine façon même pas commencé à comprendre l'usage qu'elle aurait pu faire et le parti qu'elle aurait pu tirer de ce qu'il a essayé de faire pour elle. », *L'homme probable, Robert Musil, Le hasard, la moyenne et l'escargot de l'histoire*, L'éclat, Combas, 1993, p. 63 ; nous renvoyons aussi à Bouveresse, J., *La voix de l'âme et les chemins de l'esprit*, Paris, Éd. du Seuil, 2001, p. 405.

comme pour le temps plus ou moins lointain, la notion de responsabilité devant s'appliquer non seulement aux dommages actuels mais aussi aux dommages impliqués par ceux-ci dans le temps long, celui des dommages du monde légué aux générations futures. C'est une conscience réflexive « responsable » et respectant les droits de l'« environnement » – à entendre aussi bien comme une globalité imparticulière, un tout, un entier ; qu'également comme une particularité propre à chaque entité, celle-ci lui imposant ses déterminations propres³⁶ –, qui est attendue à présent de l'homme. Cette conscience doit engager un processus de réflexion passant par la réévaluation du concept du *vivens* et de l'élargissement de son attribution (et du droit inhérent) à de nouvelles entités (tel un fleuve), reconnues comme « entité vivante³⁷ » de l'écosystème mondial. L'homme n'est plus qu'un *vivens* parmi d'autres pairs, et dont il a la responsabilité.

III. 4. Une conscience éthique pour la longue durée

Le temps long (de la « longue durée » de F. Braudel) s'est invité dans la question de la conscience, et dans les problèmes concernés par ce thème. La qualité adjointe, d'éthique, intègre dans le champ de la conscience celui de la projection dans le temps à venir, et cette projection est le soubassement même du concept de « durabilité³⁸ ».

Michel Serres s'est fait le chantre de la conscience éthique contemporaine et répond « instruction » et « éducation » partout où il en va des désastres naturels et des solutions à apporter (qu'il s'agisse de

³⁶ Nous renvoyons à Uexhüll (cf. note 31) ainsi qu'au poème de Tardieu illustrant cette même descente de l'imparticulier au particulier.

³⁷ Le statut d'entité vivante, avec le statut de personne juridique, a été accordé par l'Équateur et la Nouvelle-Zélande à leurs fleuves et forêts. Ainsi, le Whanganui, le troisième plus long cours d'eau de Nouvelle-Zélande, a été « doté, le 15 mars [2017], d'une "personnalité juridique, avec tous les droits et les devoirs attenants", cf. *Le Monde*, 17 mars 2017 ; cf. aussi https://www.wedemain.fr/Dans-ces-pays-la-nature-a-les-memes-droits-que-les-hommes_a2914.html. En 2008, l'Équateur adopte une nouvelle constitution qui intègre un nouvel outil législatif pour ses forêts tropicales : la *Pacha Mama* (la Terre-mère) devient alors un sujet de droit devant être respecté et même réparé en cas de dommages.

³⁸ Terme que l'on doit à H. C. von Carlowitz (1645–1714), qui publie en 1713 « *Sylvicultura oeconomica* », un traité sur le développement durable des ressources forestières.

réparation, de contrôle, ou d'arrêt pur et simple d'actions destructrices). Pour le philosophe, l'homme « instruit » et responsable a les capacités d'adaptation nécessaires, et il lui suffit de les mobiliser et de le vouloir. Partageons la croyance et la foi en l'homme que disent ces deux jugements porteurs d'énergie et d'espoir :

Le corps peut faire plus qu'on ne croit, à tout s'adapte l'intelligence³⁹.
L'éducation forme et renforce un être prudent qui se juge fini ; l'instruction de la raison vraie le lance dans un devenir infini⁴⁰.

IV. Conclusion.

Le problème de la place et du rôle de l'homme dans le monde, et en particulier de l'homme d'aujourd'hui dans le monde de l'anthropocène, et de son écosystème en particulier était le point de départ de cette étude. Dans ce questionnement et les réponses à proposer, notre parcours s'est appliqué à souligner l'importance d'une méthode d'approche de l'objet de pensée, l'importance d'une délimitation propre de cet « objet » particulier dans le réel, dans la réalité du monde ainsi que l'importance des outils de langue au service des opérations de saisie par les sens (la vue, l'ouïe). Une saisie de nature sensible sera relayée par une saisie conceptuelle et linguistique. Nous avons souligné le jeu que permet la langue et ses structures (impersonnelle-imparticulière vs personnelle) et ses personnes (personne d'univers-personne humaine) pour aller et venir de l'imparticulier au particulier dans le monde de la perception comme dans le monde de la pensée.

Et nous avons souligné combien la maîtrise de ces jeux de langue importent pour la compréhension.

Il nous semble en effet que la question du bien nommer est première. Il apparaît d'autre part crucial, pour la question plus particulière de la responsabilité de l'homme, que celui-ci reste prêt et

³⁹ M. Serres, *Le Contrat Naturel*, op. cit., p. 148.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 149.

ouvert à la survenue de nouveaux phénomènes et à leur saisie et leur compréhension. Être responsable commence par la connaissance et la conscience du niveau où la pensée se trouve, puis s'exprime, et par l'effort de toujours répondre par un juste nommer à la nouveauté complexe qui nous fait face.

« Bien nommer » s'entend comme un précepte, une maxime qu'il nous faut observer et suivre pour nous prévenir le plus possible de ce que nous ne connaissons et donc ne maîtrisons pas encore.

Françoise DAVIET-TAYLOR
CIRPaLL, EA 7457
Université d'Angers, SFR Confluences
5bis bd Lavoisier, 49045 ANGERS France